

LEA LUND et ERIK KONGOLO MABIKA se rencontrent, nous disent-ils, en juillet 2011. Comme il en va le plus souvent des rencontres importantes, celle-ci est le fruit du hasard – ou du destin, selon le nom qu'on veut lui donner.

Il me semble que l'on ne se rencontre, que l'on ne peut se rencontrer qu'au bord. L'instant précis de la rencontre, ainsi que le vocabulaire qu'il suscite : bascule, précipitation, vertige etc... me suggèrent une figure en équilibre au bord de quelque chose (ne dit-on pas, d'ailleurs, tomber amoureux ?) En anglais, le mot bord se dit edge, terme par lequel on désigne aussi le fil de l'épée. C'est dire s'il est fin, ce fil, ce bord sur lequel on se tient en équilibre. Serait-ce le fil du temps ?

Si l'instant de la rencontre est comme en suspens, il en va de même du dandy. On imagine volontiers Erik sur le pont du Titanic : le bateau penche, le modèle reste droit. Coule le navire, passe le temps : le dandy demeure. Échappant aux modes et à la chronologie, funambule toujours en suspens sur le fil du temps, il s'entend naturellement avec la photographie qui, elle aussi, pérennise ce qui est de l'ordre de l'instant.

Depuis leur rencontre, Lea photographie donc Erik de pied en cap et sous toutes les coutures. Ils ont entamé une trajectoire riche déjà de plusieurs milliers, de plusieurs dizaines de milliers de clichés...

Je dis « ils » – quand bien même le corps appartiendrait au modèle et le geste à la photographe – tant il est clair, à voir leur travail, qu'il s'agit d'une démarche à deux, d'un échange. À Lausanne, Paris, Rotterdam, Vincennes, Lubumbashi ou Kinshasa, photographe et modèle marchent, cherchent, et trouvent ensemble décors et situations... Dans ces décors successivement habités par le modèle, celui-ci est partout chez lui – même dans les lieux les plus improbables. Et dans le même temps, constamment décalé.

On suit ainsi leurs pérégrinations dans ces pays où sont leurs résidences, leurs attaches ou leurs origines. Une Suisse souvent aussi délicieusement décalée et hors du temps que l'est le dandy lui-même, la France, la Hollande, le Congo, d'où Erik est originaire... Le décor est parfois celui d'une nature contrainte, réinventée, ou muséifiée par l'homme : topiaires, grottes artificielles, animaux naturalisés... C'est peut-être dans ces décors que le dandy trouve le plus naturellement sa place. Parfois, c'est le regard de la photographe et la présence du modèle qui donnent à un décor réel l'aspect de l'artifice : ainsi, un vrai lac fait l'effet d'une carte postale, et le navire aux couleurs de la Suisse qui vogue sur ses flots, d'un modèle réduit ; la végétation qui enveloppe un Erik en costume rouge cerise est luxuriante au point de paraître factice ; le ciel somptueux et improbable

sur lequel se détache sa frêle et lointaine silhouette évoque un décor peint, un ciel de théâtre...

Mais Erik et Lea hantent aussi terrains vagues, routes de terre et rails de chemins de fer où s'entassent des wagons définitivement à l'arrêt : autant de lieux poussiéreux, corrodés par la rouille ou le temps. Corrosion qui contraste avec l'aspect imperturbable du modèle, son apparente imperméabilité à la poussière et au temps.

Un cliché, parfois, vient briser le miroir. Que l'un d'eux fasse partie de la série prise en République Démocratique du Congo n'a rien d'anodin. Si le dandy est hors du temps, il est aussi hors de l'espace. Par essence, il a sa place partout – et ne l'a nulle part. L'exotisme de son décalage permanent ne saurait cesser lorsqu'il franchit la frontière de tel ou tel pays – fût-ce de son pays d'origine. Il est pourtant un cliché où le dandy tombe le masque, ou plutôt la veste : À Lubumbashi, tandis qu'il tient sa grand-mère dans ses bras, le regard du modèle nous apparaît chargé d'une mélancolie infinie... En présence de l'origine, en présence de l'aïeule, le temps, brièvement, reprend ses droits : voir l'endroit de sa naissance, c'est voir le caractère inéluctable de sa propre fin. Et cesser d'être un dandy – celui-ci naissant par définition de lui-même.

À quelque temps de là, Erik et Lea s'écartent encore davantage de la voie empruntée jusque-là. Lui s'enfonce tout habillé dans un lac. Sur un autre cliché, une tache informe : le corps d'Erik sous l'eau ; à la surface flotte son chapeau, à la fois symbole et vestige. Plus loin le bel habit est recouvert de feuilles. Erik gît dans une forêt, à même le sol, comme mort. Mort – mais parfait. Comme dans les jeux d'enfants, comme dans les contes de fées, où l'on ne joue au mort que pour mieux se relever, comme si la mort elle-même n'avait que peu d'effet : autrement dit, prêt à ressusciter, à être ressuscité.

Car Lea ne noie Erik dans les lacs ou ne l'enterre sous les feuilles que pour mieux l'en faire ressurgir. Impeccable et tel, sans doute qu'il lui est pour la première fois apparu : au bord.

Peut-être est-ce là, au fond, l'objet de leur quête sans fin, toujours recommencée. Car je soupçonne fort Lea Lund et Erik Kongolo-Mabika de rejouer presque exclusivement, et inlassablement, une scène.

Cette scène, c'est celle de leur rencontre.

Dorothee Zumstein,
Essaouira, août 2012